

## TURBULENCES DE L'ADOLESCENCE

Je reçois Jean qui a aujourd'hui quinze ans dans le cadre d'une consultation qui accueille des jeunes de douze à dix-neuf ans.

S'il est systématique que soit proposé à ces jeunes de me rencontrer, il n'est pas pour autant simple que s'engage un travail. Jean illustre bien cette difficulté de ménager l'espace d'une rencontre dans un contexte qui est souvent ressenti par les adolescents sur le mode de l'injonction et du contrôle. Le style de nos rencontres a été longtemps chaotique et agité. Souvent, Jean ne venait pas à ses rendez-vous et lorsqu'il y venait, semblait tout renverser sur le chemin de mon bureau, terrorisant enfants comme adultes, frappant, volant et insultant. Il réglait lui-même la durée, très courte, des séances et ne supportait aucune intervention.

Il me fait pourtant part dès cette époque de la présence persécutante de regards croisés dans les magasins, dans la rue. Il m'informe aussi, après avoir manqué plusieurs séances, qu'il va arrêter de fumer pour ... me faire plaisir.

J'ai choisi pour rendre compte du chemin qu'il a pu parcourir en quatre ans, de m'orienter sur quatre temps repérables à partir du transfert.

### ***Condition préalable***

Jean ne me parle pas des difficultés scolaires qui inquiètent beaucoup ses parents, ni de l'agitation sans limite que ne parvient plus à tolérer le collègue qu'il fréquente, pas plus des différents trafics d'objets ou des dégradations dont se plaignent voisins ou parents d'autres collégiens. De tout cela qui fait symptôme pour chacun de ceux dont il occupe le discours, pas un mot. Ce dont il se plaint, c'est d'être battu et humilié par son frère aîné et ceci indépendamment de la présence ou de l'absence de ses parents.

Les parents évoquent alors leur impuissance à protéger leur fils, et soutenus dans cette direction, décident de faire part de leur difficulté au juge pour enfants. Cet événement a des effets très nets de pacification sur le fils aîné, et donc sur Jean que je continue à rencontrer.

### ***Point d'arrêt à la jouissance***

Ce temps sera celui de tous les débordements. La question de la rencontre amoureuse et des relations entre les sexes a fait irruption dans la vie de ce jeune garçon.

« Je suis pas venu la semaine dernière parce-que j'avais rendez-vous avec une meuf à la gare. Et toi, t'as un copain ? »

Les déplacements et l'agitation sont (des-) ordonnés par la rencontre improbable avec un élément féminin sans particularisation. Avoir ou ne pas avoir un copain ou une copine, tient lieu de répartitoire entre les humains des deux sexes. Il s'agit alors d'avoir, de disposer d'un partenaire encore indéfini, si ce n'est par l'unique condition qu'il soit de sexe opposé.

Le vocabulaire employé est extrêmement cru, témoignant de la confrontation à un réel qui ne laisse ni répit ni repli romantique au sujet. Il se bat avec les garçons, fait des propositions on ne peut plus directes à toute personne de sexe féminin sans distinction d'âge ou de statut. Pas de choix d'objet, donc, mais plutôt, révélation d'une existence du féminin dans le monde, corrélative d'une exigence de rapport. Parfois, comme en contraste, il évoque : « Le samedi je fais des courses avec ma maman. »

Seule la dimension maternelle semble offrir une relative pacification à la condition toutefois qu'elle donne (ce qu'il lui demande).

A cette époque, il entre dans mon bureau comme une tornade, s'approche au plus près, éclate de rire et repart en claquant la porte.

C'est dans ce contexte que je suis amenée à lui dire : « Tu n'es pas obligé de venir. Si tu le décides nous pourrions travailler. »

Un point d'arrêt est ainsi posé. La porte se ferme le plus doucement possible, l'essentiel étant qu'elle reste utilisable, puisse se fermer et s'ouvrir.

### **« Je veux réussir »**

Quelques mois plus tard Jean m'appelle, il souhaite revenir.

Il a remarqué dans le bus qui le mène à l'école, une jeune fille calme, sérieuse et bien habillée. Il veut absolument entrer en contact avec elle mais n'y parvient pas.

Il imagine des scénarios : « un autre gars (copain avec moi sans qu'elle le sache) l'attaque, l'insulte, lui cherche des embrouilles. Alors moi tu vois, j'arrive et j'arrange l'affaire. Je la sauve quoi, alors après elle m'a à la bonne. »

Mais ces plans se révèlent impossibles à réaliser car aucun copain n'y consent. Jean se fâche : « Dis moi comment faire. C'est pas la peine d'être psy si tu sais pas ça. Si tu ne me le dis pas moi j'arrête de venir.»

Il se calme pourtant et admet qu'il doit trouver lui-même, qu'un peu de temps est nécessaire. Une véritable mise au travail s'opère. Le garçon agité et furieux se présente maintenant comme un adolescent réfléchi. Tour à tour impulsif ou réservé. Il s'interroge : « Est ce que je suis handicapé ? D'accord, j'ai raté mes études mais je ne suis pas comme les autres gars en C.A.P.

J'ai raté mes études parce-que je voulais toujours porter le cartable des filles. A cause de ça je séchais les cours. Mais là je veux réussir. »

Il est vrai que Jean excelle dans la formation professionnelle qu'il a choisie. Cette réussite et nos rencontres devenues régulières lui permettent enfin d'interroger sa position. « En vrai je suis pas une racaille. Je fais genre comme ça. C'est pas parce que je mets des habits de marque que j'en suis une. Moi ce que je veux tu vois, c'est ma tranquillité. Je ne suis pas comme tous ces bouffons auxquels on ne peut pas faire confiance. »

Il se différencie des garçons dont il partage la vie dans l'institution tout en mesurant l'écart qui le sépare des lycéens de son âge. La tonalité dépressive de son discours s'accompagne alors d'une requête presque plaintive : « Je voudrais qu'une fille m'aime, que la meuf du bus s'intéresse à moi. »

Il est remarquable de noter qu'à partir de cette rencontre de la meuf du bus, qui fonctionne comme une figure idéale, et de l'adresse qu'il parvient à constituer dans le cadre de nos entretiens pour l'interroger, ce garçon secoue ses identifications, époussette ses idéaux, et même jette aux orties la casquette de voyou dont il ne se séparait jamais.

### **« Une fille à qui parler »**

Alors qu'un copain lui propose de rencontrer une fille dont il est sûr qu'elle sera d'accord pour « sortir » avec lui, Jean s'aventure dans une banlieue jugée difficile. La jeune fille lui plairait bien, mais différents éléments l'inquiètent. Des bandes rodent, le téléphone de la jeune fille sonne. Un garçon veut savoir ce qu'elle fait et avec qui elle est. Jean s'aperçoit que l'ambiance ne lui convient pas. Il fait demi-tour, me confie qu'il a fait fausse route en acceptant cet arrangement. « Il faut que je continue à venir te voir. Je n'ai pas fini. Ce que je veux, c'est rencontrer une fille à qui parler. Pas comme avec toi, tu vois ce que je veux dire, pas une psy. Une fille avec qui on peut parler, quoi. »

Ainsi se déploient peu à peu au fil de notre travail, les conditions de possibilité d'une rencontre dont les coordonnées s'établissent progressivement. Une fille à qui parler, pas une fille facile, pas trop près, mais pas de n'importe où, en tout cas certainement pas une fille d'Orly !

A l'horizon de l'amour, s'amorce pour Jean, un changement de style, sous transfert. A l'identification au frère bourreau et délinquant qui semblait être la solution choisie autant que subie pour se déplacer dans le monde, semble se substituer une véritable construction qui passe par la rencontre d'une figure féminine idéale à laquelle il ne parle pas, mais à partir de laquelle la question d'une rencontre amoureuse devient possible.

Il cherche une solution : « J'ai envoyé un message à une fille que j'ai rencontré pendant les vacances et avec laquelle je m'entends bien. Comme elle habite à quarante kilomètres de

chez moi, il est improbable que je la croise à l'improviste, donc avec elle c'est possible. Elle m'a répondu. »

Il établit désormais des différences entre les femmes. Il y a celles qui s'habillent comme il aime, qui ont à peu près son âge et qui le font « craquer », et puis d'autres qu'il distingue par catégories d'âge et de style.

Il ne me demande plus si j'ai un copain, mais plutôt à l'occasion si c'est mon fils qui me téléphone. Il a la certitude qu'on le regarde mais il sait faire mine de ne pas y prêter d'importance. Il s'humanise et manie avec succès quelques semblants qui rendent sa vie sociale plus tranquille.

Il continue son travail d'approche entre exigence d'avoir : « il me faut une meuf » et repérage amusé de sa position : « je fais toujours tout pour que ça rate ».